Graf von Faber-Castell
Cherchez-vous quelque chose d'exceptionnel ?

MONOGRAM - 6, rue des Juifs - Strasbourg - Tél. 03 88 35 60 20
FILIGRANE - 9, rue Morel - Colmar - www.stylo-monogram.fr

RÉGIS DEBRAY / ESSAI

La frontière comme un droit

Avec son *Éloge des frontières*, Régis Debray va en irriter plus d'un mais lance une réflexion très stimulante à l'heure où la globalisation montre ses limites.

Loin d'un « no Border » peace and love auquel on aimerait croire, Régis Debray lance un pavé dans la mare mondialiste avec un court texte reprenant l'une de ses conférences tenue à la maison franco-japonaise de Tokyo le 23 mars 2010 et présentée à l'émission « Ce soir ou jamais » le 29 novembre dernier. S'il prend à rebrousse-poil le discours ambiant, l'ouvrage publié chez Gallimard le fait dans un style magnifique émaillé de références à la culture nippone. Une poésie, le sens de la métaphore – celle de la peau notamment - mais aucune mièvrerie.

Et l'homme de pourfendre le sansfrontièrisme en en faisant « *la maladie de la richesse, le souffle au cœur d'une civilisation devenue celle des musées* », l'ultime prétention d'Occidentaux persuadés d'être taillés pour l'universel. Une arrogance du riche en somme incarnés par ces turbo-citoyens du monde qui se sentent partout chez eux, connectés qu'ils sont par toutes les technologies possibles alors que « *le faible n'a pour lui que son bercail, une religion imprenable, un dédale inoccupable, rizières, montagnes, delta. Guerre asymétrique. Le prédateur déteste le rempart. La proie aime bien.* » Et si l'on peut arguer des dérives nationalistes pour contrer cette thèse, force est de constater aussi les conséquences sociales et écologiques désastreuses de la globalisation économique et financière.

D'un point de vue géopolitique, « *la frontière c'est souvent la guerre mais leur absence c'est toujours la guerre* », écrit Régis Debray en arguant du fait que les contrées qui ont des frontières naturelles bien délimitées ont moins souffert que les espaces imprécis à définir ou à redéfinir. L'auteur fait du mur l'ultime symptôme de l'irritation épidermique créé par l'absence de limites géographiques. « *Le mur interdit le passage alors que la frontière le régule* », écrit-il et, selon lui, la seconde est un « *vaccin* » contre le premier. Difficile de le contredire lorsque l'on pense ne fut-ce qu'au conflit israélo-palestinien. Un texte brillant qui ne prône pas le recroquevillement mais rappelle que l'homme est un être « *maisonnable* ». Mondialisé, le territoire échappe plus facilement au contrôle démocratique selon Régis Debray qui voit dans l'Etat circonscrit dans ses frontières « *un périmètre où n'importe qui ne peut pas faire n'importe quoi* ». Un périmètre dont on peut ouvrir la porte pour peu qu'elle ne soit pas blindée.

V. L.

◗ « Éloge des frontières », Régis Debray, Gallimard, 104 pages 7,90€

OUVRAGE COLLECTIF / HOMMAGE

Ernest Huber, artiste alsacien atypique

Né à Haguenau en 1910, Ernest Ludwig Huber laissa à sa mort à 94 ans une œuvre foisonnante à laquelle un livre insolite rend hommage.

Quatre auteurs (Henri Sick, Jean-Marie Le Minor, Franck Billmann et Marie Blandine Archambault-Huber) ont conjugué leurs talents autour de l'artiste, encouragés par l'Université de Strasbourg et la faculté de médecine, le Conseil du Bas-Rhin de l'ordre des médecins et de nombreux collectionneurs. Après l'exposition au musée de Pfaffenhoffen cet automne (« *Ernest Huber, dessinateur et graveur* »), un ouvrage se devait de présenter les différentes facettes de cet Alsacien surdoué, méticuleux et travailleur.

En noir et blanc, imprimé sur un papier de qualité, les dessins de Ernest Huber se succèdent au fil des pages. Détails de villages alsaciens, ex-libris personnalisés (noms, initiales, motif pictural), planches anatomiques où le trait de crayon est d'une précision redoutable, cartes de vœux inspirées par la nature : chaque ouvrage de Huber est fidèlement documenté.

Le lecteur accompagne le parcours de celui qui est en 1926, élève de l'École des Arts Décoratifs de Strasbourg. Attiré par les arts graphiques et l'illustration, Ernest Huber y côtoie des maîtres. En particulier Ritleng qui l'initie aux ex-libris, ces vignettes que les amateurs apprécient pour marquer la propriété d'un livre.

En 1930, Ernest Huber se perfectionne à Leipzig et visite aussi une grande exposition du livre à Paris. A 25 ans, cet artiste fécond a déjà réalisé 33 gravures sur bois, trois sur cuivre, des illustrations imprimées et des vues sur l'Alsace, la Bretagne et la Forêt-Noire. Embauché comme illustrateur médical en 1935, à la faculté de médecine de Strasbourg, il travaille durant 40 ans pour les instituts d'anatomie, d'histologie et d'embryologie avec autant de rigueur scientifique qu'il avait eu jusqu'ici d'imagination artistique. Sa vie se déroule en Alsace, hormis les années de guerre où avec son épouse, Lucie Simon, de confession juive, il rejoint la faculté de médecine de Strasbourg repliée à Clermont-Ferrand.

Parallèlement à ses illustrations médicales, Ernest Huber continue de créer dans différents domaines. Un savoir-faire artistique peu banal qui fécondera ses trente années de retraite et dont on peut aujourd'hui enfin avoir une idée juste.

M. B-G

◗ « Ernest Huber, gravures, ex-libris, cartes de vœux et illustrations anatomiques et médicales », 25€, I.D l'Edition

Claude Arnaud / Roman

Ex-fan des seventies

Tout est là dans le livre de Claude Arnaud. Les référents musicaux, culturels, les noms « qui comptent », les engagements et les excès des années 1970. Mais au prisme d'une très belle écriture se révèlent aussi les destins dépassés par une liberté qui ne s'était pas annoncée.

■ « *Qu'as-tu fait de tes frères* » ? » interroge le titre de ce roman autobiographique aux allures de tragédie familiale. D'emblée on sait que les lieux diront les êtres, très vite on découvre ces frères dont le destin marque le titre du livre d'un point d'interrogation.

Zoom avant dès les premières pages sur une barre de béton de Boulogne-Billancourt, « Finistère » à la lisière ouest de Paris. « *Vous êtes au milieu de nulle part* » lorsque le plan se resserre sur le 35 de l'avenue Ferdinand-Buisson avant de se focaliser sur un appartement fonctionnel du début des années soixante.

Dans une des chambres, trois frères lisent. L'aîné est plongé dans Thucydide, le second dans Chateaubriand et le troisième dévore *Ils arrivent*, une bande dessinée consacrée au débarquement de Normandie. Le père se lève pour s'emporter contre cette orgie de lecture mais il glisse et se casse littéralement la figure.

Claude Arnaud s'interroge sur la distance que sa vibration à tous les possibles lui a fait prendre avec ses proches? (Document remis)

« Pourquoi rester le produit de son milieu quand on peut s'inventer » ? »

Scène fondatrice. L'autorité a déjà perdu la partie. C'est le cadet qui tient la plume au fil de ce roman autobiographique sans concession ni règlement de compte. On le surnomme « Clodion » et, comme tous les troisièmes, il peine à trouver sa place dans le sillage de ses brillants aînés Pierre et Philippe mais il a « *la souplesse inventive de toutes les espèces fragiles et la capacité déroutante de se réparer* ».

Se dit dans les premiers chapitres l'insupportable sentiment que rien n'arrivera jamais, pas plus dans cet appartement aux allures de boîte à vivre que dans le destin des garçons promis à une vie toute tracée.

La tragédie est en germe pourtant et la Corse, terre de vacances qui « *entoure la mort de grandeur* », semble l'annoncer. L'explosion de Mai 68 anéantira les plans préétablis. Clodion n'a que douze ans mais il en garde le sentiment qu'il existe d'autres possibles. Ses aînés lâchent leurs études. « *Pourquoi rester le produit de son milieu quand on peut s'inventer* ? »

Tous trois partiront à la recherche d'eux-mêmes alors que Jérôme, le petit dernier, restera au foyer. Clodion deviendra Arnulf, militant gauchiste embarqué comme par hasard dans le maoïsme, ses frères se lanceront dans des impasses, armés de cette intelligence qui « *est souvent la clé de la vie* » et « *parfois sa pire ennemie* ».

Le premier arrivera à ses vingt ans avec la gueule de bois de celui qui aura exploré toutes les folies d'une époque éprise de libération des mœurs, de politique, d'expériences radicales et d'utopie. Les deux autres se perdront dans la folie et le suicide pour l'un, la marginalisation pour l'autre qui disparaîtra également prématurément, la mort de la mère ayant enclenché cette litanie funèbre.

«Qu'ai-je fait de ma jeunesse brûlée?»

En évoquant cette première disparition, l'auteur s'interroge sur la distance que sa vibration à tous les possibles lui a fait prendre avec ses proches. « *Son champ d'intervention n'a cessé de se réduire avec la maladie, le mien s'est ouvert à l'infini. Elle s'est pelotonnée dans son intérieur jusqu'à ne plus quitter sa chambre, seuls les grands problèmes du monde me concernaient encore. Je m'en veux d'avoir pris tout le temps d'étudier la pensée de Mao à travers cent brochures indigestes, non de l'observer au quotidien* ».

Tension irréductible entre l'intérieur et l'extérieur, l'intime et le collectif. Qu'ai-je fait de mes frères ? se demande Claude Arnaud. « *Qu'ai-je fait de ma jeunesse brûlée sur l'autel des années 1970*? » Le constat sonne comme celui d'un « revenu de tout » d'un éclopé d'une époque où il a croisé Hélène Cixous, Hervé Guibert, Frédéric Mitterrand. Mais émerge à la fin la foi en un engagement ultime, celui de l'écriture que le petit Clodion pensait réservé à ses brillants aînés. Avec une détermination à rester présent au monde sans rien renier : « *C'est un privilège d'être en vie* », écrit-il, « *ce le fut doublement de l'être dans les années 70. Tout est plus morne et âpre aujourd'hui.* »

Véronique Leblanc

◗ « Qu'as-tu fait de tes frères », Claude Arnaud, Grasset, 372 pages 19€

Daniel Walther / Science fiction

La Musique de la chair

■ La collection Rivière Blanche réunit en un recueil une quinzaine d'aventures pour certaines inédites de deux personnages récidivants de Daniel Walther, les explorateurs de l'espace Betali Svön et Grant Wyrs.

Parler de l'œuvre de cet écrivain résidant à Sausheim près de Mulhouse est un défi tant Daniel Walther reste un auteur à part. Inclassable mais classieux pour ses inconditionnels, pétri de culture, l'ancien grand reporter des DNA fut dans les années 70 l'un des hérauts du fantastique à la française, entre subversion K. Dickienne, érotomanie délirante et passion de la musique contemporaine.

De musique, il en est justement question dans ce recueil de nouvelles réunies et complétées à la demande de l'éditeur Richard Comballot.

Lyrique comme un space opera

Six étaient déjà parues dispersées aux quatre coins de revues, neuf sont inédites.

Nous voici en compagnie de Betali Svön, compositeur de musique et chirurgien de la chair, à moins que ce ne soit le contraire...

«*Dans le ciel artificiel de Mars s'épanchaient des cascades publicitaires et ce fut sous une giclée de teintes affriolantes que je la découvris : une fille à demi dévêtue écroulée dans une encoignure d'ombre* », écrit Daniel Walther dans « *Est-ce moi qui blasphème ton nom, Seigneur* ? », le texte qui ouvre le recueil.

Le style est lâché : flamboyant, onirique, lyrique comme un space opéra, la prose élégante, apocalyptique, maudite, entre *Chroniques martiennes,* élucubrations freudiennes et *Chants de Maldoror*.

On retrouvera dans *La Musique de la chair* toutes les obsessions walthériennes et elles sont nombreuses. L'angoisse écrasante de mourir, l'apologie du sexe de femmes, le pouvoir égotique, la manipulation, le tout teinté d'une ironie suffisamment corrosive pour endommager le blindage d'une navette spatiale.

Dantesque et provocateur

Entre deux planètes à la dérive, trois satellites en orbite, sur un vaisseau hôpital errant au milieu de déserts aux confins d'univers perdus, les personnages poussent devant eux leur vide sidéral et les civilisations sont saisies de spasmes. Serions-nous « *des ombres floues s'agitant dans les anfractuosités d'une nuit morbide* » ?

Dantesque, provocateur, Daniel Walther rappelle aux lecteurs terriens qu'il est toujours un extraterrestre de la science fiction dont les textes crépusculaires éminemment blasphématoires continuent de dynamiter l'ordre moral.

Cyber punk is not dead ? A découvrir ou à redécouvrir.

G. G.

◗ «La musique de la chair», Daniel Walther, éditions Rivière Blanche, 20€.

ALAIN DI ROCCO / ROMAN

Attila en Alsace

C'est un épisode méconnu de l'histoire que fait revivre Alain Di Rocco à travers un roman historique, *Année 451, la bataille qui sauva l'Occident* paru aux éditions Thélès. « *Mon livre retrace l'invasion des Gaules par Attila et décrit l'atmosphère régnant chez les populations gallo-romaines de l'est du pays à l'approche des hordes* », explique l'auteur.

Durant leur retraite, l'Alsace verra les Huns traverser son territoire et Attila, Le Fléau de Dieu, franchira le Rhin près d'Argentorate, la future Strasbourg. A la charnière de l'Antiquité et du Moyen Age, entre fin de l'Empire romain et arrivée des Mérovingiens, la bataille engagée entre le général gallo-romain Aetius et les cavaliers nomades d'Asie Centrale fera date et marquera un tournant dans l'histoire des civilisations occidentales.

« Année 451, la bataille qui sauva l'Occident », par Alain Di Rocco, aux éditions Thélès, 19,90 €